

# Vies brèves de comptoir

Il n'y a pas que des cadavres de bouteilles au café la Favorite. Le quatrième roman d'Yves Pagès est une enquête sur la mort d'Emmanuel. Sainte Rita, priez pour nous.

YVES PAGÈS  
Prières d'exhumer  
Verticales, 207 pp., 95 F.

**L**a vendeuse de fleurs qui s'approvisionne dans les cimetières, la fille du notaire fiancée au jardinier berbère («la bourgeoise au loubard asservie»), les bonnes successives du curé de Sainte-Rita, Rita elle-même, patronne des causes désespérées et des prostituées, l'ami Roland («le fils à ses connards de parents») revenu officier derrière le comptoir de la Favorite, l'ami Rémi, fils de dentistes de province, sans oublier Lili, la racoleuse obèse que «personne ne s'est donné la peine d'écouter», et dix autres encore dont la vie figure dans *Prières d'exhumer*, autobiographie de tout le monde (le monde dont on se fiche en général du tiers comme du quart) racontée par Luca, signée par Yves Pagès. Défense et illustration de la biture: «En éclusant verre sur verre, on s'invente autre chose que soi à oublier; et Luca en avait plus qu'un autre besoin.»

Luca, qui ne s'exprime qu'exceptionnellement à la troisième personne, passe seize heures d'affilée à la Favorite, où il n'a plus mis les pieds depuis qu'il a emménagé chez Jeanne, laissant à Rémi sa mansarde, qui se trouve avoir été autrefois celle de sa nourrice. Jeanne l'a viré et Luca cherche Emmanuel, censé avoir les clés, ce vendredi autour duquel pivote l'intrigue. «Luca se chassa du temple où il adorait Jeanne depuis cinq ans, courut après son passé, trouva refuge dans un bar, entendit parler d'Emmanuel, se passionna à son sujet, puis, par mégarde, alors qu'il touchait au but, brisa l'idole.» L'absence d'Emmanuel est le fil rouge de Luca («je me suis lié avec lui d'amitié posthume»), mais un fil, ça se perd, surtout quand on boit. Yves Pagès en profite pour pulvériser la chronologie. Force nous est alors de reconstituer le puzzle.

Emmanuel est conçu un 22 mai, jour où nos calendriers, censés fêter Rita, lui préfèrent Emile. Neuf mois et trois semaines plus tard, sa mère s'en débarrasse auprès de la Ddass, qui le place à la campagne dans six fermes successives, d'où il repart,



YVES PAGÈS

Yves Pagès fait une autobiographie de tout le monde. Le monde dont on se fiche en général.

à 18 ans, avec la certitude que rien n'est moins accueillant qu'une famille. Après avoir contracté auprès de la SNCF une dette considérable sous forme d'amendes, il arrive à Paris, zone pendant deux ans, puis effectue un service militaire que ses incartades menacent de prolonger indéfiniment. Roland, ex-camarade de l'hôpital de l'armée, le retrouve plus tard en train de mendier à Pigalle devant la chapelle de cette sainte Rita à laquelle Emmanuel est voué. Il s'y réfugie d'ailleurs comme homme de ménage après avoir été visité par un huissier et passé à tabac par des policiers qu'il a énervés à force de leur octroyer son pardon.

Auparavant, il avait passé l'hiver chez Ré-

mi, informaticien au chômage, mais Rémi a déserté la mansarde, sinon Emmanuel ne se serait pas retrouvé dans la rue en train de boire du rosé avec un sourd-muet et de faire des gestes jugés à tort inconvenants par un gardien de la paix. C'est à l'ordinaire un garçon sobre, le seul client de ce type à la Favorite, où, ayant à rembourser le patron, il a fait la plonge pendant un an. Un mois après que cette ardoise eut été effacée, Emmanuel est lardé de coups de cutter dans les jardins des Tuileries. Voilà pourquoi Roland était tout de noir vêtu quand il a envoyé son poing dans la figure de Luca, ce fameux vendredi: il revenait de la crémation. Emmanuel a été trucidé par Witold, un Polonais surpris par les dernières

prières de sa victime. Qu'a-t-il fait à sainte Rita pour qu'elle le laisse tomber, malgré les petits messages que, comme tout un chacun, il lui écrivait?

«Ce qui suit ou précède est sans doute l'aveu d'une incapacité à me situer dans le temps. Nul n'écrit sur le vif, mais selon plusieurs courants personnels de dissolution. Une part ombreuse de moi-même évolue déjà ailleurs à mesure que vous me figez ici.» La force de *Prières d'exhumer* est tout entière dans cette évolution. Yves Pagès est un auteur impérieux: «En passant rue Mansart, arrêtez-vous au 12.» On va rue Mansart, il n'y a bien sûr jamais eu de café la Favorite à l'adresse indiquée.

CLAIRE DEVARRIEUX

# Pagès, rédempteur

*Filous, clochards, prostituées, alcooliques...*

*Violent et rageur, le romancier leur rend hommage*

## PRIÈRES D'EXHUMER

d'Yves Pagès.

Ed. Verticales

(20, rue Visconti, 75006),

208 p., 95 F.

**M**artyrs anonymes, soldats inconnus, passagers clandestins : la cohorte des oubliés, des sans-espoir et des pantalons baissés a droit à une pierre tombale. Yves Pagès, 33 ans d'âge, s'est voué à rendre hommage au petit peuple des crucifiés ordinaires, à tous ces prolétaires condamnés d'avance qui se débattent pour s'évader d'une vie de bagne, filous, vagabonds, pochards, filles de joie, cirrhosés, paysans en exode, tricards des fortifs. Luca, le héros de *Prières d'exhumer*, fait partie de ces mal nés, cadavres en sursis, héritiers d'un triangle pubien nauséux (Clichy, Blanche, Barbès) : il doit, comme le disait Pasolini, « *crever pour montrer qu'il avait été vivant, lui aussi* ». Destin d'errance : Jeanne, qu'il honora de la plus fade dévotion, lui fait vider les lieux, et le voilà qui pleure « *toutes les larmes de son sperme* », navigue « *entre un ballon de côtes et une Meteor pression* », cherche asile chez un ami pédé qui est parti, hélas, calter aux Emirats et qui a laissé ses clefs à un pilier de bar difficile à cerner.

Abonnés de la biture, voleurs de mobs, castagneurs de CRS, tripoteurs de mininettes, tous ces types des faubourgs en mal de sanctuaires, ces roquets puérils à la réplique libertaire au bout de la langue, Yves Pagès les gratifie d'une auréole : inspiré par les révoltes généreuses de Marius Jacob, les rages lyriques de Léo Ferré, et les soliloques forcenés de Louis-Ferdinand Céline (auquel il consacra naguère un essai), il dépose ses gerbes sous forme d'ivresses stylistiques, beuveries verbales de haute voltige, à la limite du coma éthylique.

Entre le rot jovial et l'aigreur politiquement correcte, ces délires le conduisent parfois, en effet, à des

trips implacables. Face à certaines misères mal travesties, il ne rechigne pas au voyeurisme de pipi-room, ni au flash assassin. Ici un travelling sur une queue raide, une tache de foutre, un « *amas morveux expectoré d'un seul jet* » ; là le calvaire d'une accouchée tirant sur sa clope, enceinte à la suite d'un moment d'égarément, un viol sur la moquette par un étalon de passage rencontré sur le zinc à l'heure de l'apéro, et qui extirpe de son ventre impulsif, expulsif, répulsif une « *petite nature baveuse* » et plaintive. L'une de ces femmes qui cherchent dans chaque aventure « *l'oubli des hommes en général* » et qui « *finit par s'oublier avec n'importe lequel* ».

Yves Pagès ne lésine pas sur le pittoresque du pathétique. Georgia, la mère adoptive de Luca, est une chauve dont la perruque empest le tabac brun des turfistes. Quant à Liliane, dite « *Liliput* », ex-pupille de la DDASS et cliente du café La Favorite, « *indifféremment bourrelée entre hanches et goitre* », obèse faite femme publique à la Fellini, elle racole sans complexes malgré ses gençives édentées, et fière des « *bienfaits fellateurs de sa prothèse dentaire* ». La plupart de ces dames, traînant des bâtards déclarés dans une mairie d'arrondissement crépusculaire, « *premier étage à gauche, porte 109, "entrez sans frapper"* », vouent un culte à sainte Rita, veuve d'un nobliau brutal, morte vérolée en 1447, béatifiée en 1627, patronne des prostituées de Pigalle, dotée sous la pression des « *brebis galeuses* » du quartier d'une chapelle boulevard de Clichy, au 66 exactement.

Mais Pagès n'est pas un homme de prières. Il n'attend aucun messie. Son pari est littéraire, les cierges qu'il brûle pour la résurrection des gens de rage sont trempés dans l'insulte et le langage virtuose. Toute solitude montée en épingle ou en croix, dit-il, « *sent le simulacre, sinon le mauvais remake de qui on sait* ».

Jean-Luc Douin